

Література

Казакова О.В. Особенности художественного перевода / О.В. Казакова. – Ростов-на-Дону: Феникс, 2006. – 160 с. Маєр С. Сутінки / С. Маєр; пер. з англ. О. Федорченко. – К.: КМ Publishing, 2009. – 384 с. Федоров А. В. Основы общей теории перевода (лингвистические проблемы) / А. В. Федоров. – М.: Высш.шк., 1983. – 303 с. Meyer S. Twilight / S. Meyer. – New York: Little, Brown and Company, - 2005. – 544 p. Newmark P. A Textbook of Translation / Peter Newmark. – New York – London – Toronto – Sydney – Tokyo: Prentice Hall International (UK) Ltd., 2003. – 292 p.

УДК: 811.133.1'373.7

ВИГНАНСЬКА І.М.

*(Львівський національний університет імені Івана Франка)***LES NOMS PROPRES DE LA BIBLE ET LEUR INTERPRÉTATION EN LANGUE FRANÇAISE**

Метою дослідження є аналіз особливостей функціонування біблійних власних назв, специфіка їх перекладу на французьку мову. Досліджено характер процесу відтворення біблійної власної назви в тексті Біблії, а також з'ясовано джерела утворення нових власних назв.

Ключові слова: біблійна власна назва, калька, антропонім, мова перекладу, мова оригіналу.

Вигнанская И.М. Les noms propres de la Bible et leur interprétation en langue française. В исследовании проанализировано особенности функционирования библейского имени собственного, специфика их перевода на французский. Исследовано характер процесса воспроизведения библейского имени собственного в тексте Библии, а также определено источники создания новых имен собственных.

Ключевые слова: библейское имя собственное, калька, антропони, язык перевода, язык оригинала.

Vygnanska I.M. Biblical proper name and their interpretation in French The object of the research is the analysis of the peculiarities of functioning of Biblical proper name and the specificity of their translation into French. The nature of the interpretation of Biblical proper name has been examined and the sources of creating news proper names have been looked into.

Key-words: biblical personal name, calque, anthroponyme, target language, source language.

Le but de cet article est de donner pour chaque mot de la Bible, le sens français le plus proche du sens hébreu. L'utilisateur d'une Bible en traduction française se trouve dans une situation à la fois semblable à celle de l'utilisateur de toute traduction d'un livre étranger, et en même temps différente, la différence étant la conséquence de deux données spécifiques à la traduction biblique. La première de ces données consiste dans le grand éloignement entre les langues française et hébraïque et d'une façon plus générale, entre les "visions du monde" véhiculées diversement par le français et par l'hébreu [Coppens 1976, p. 99]. L'hébreu c'est une langue sémitique qui privilégie sa charpente consonantique autour de laquelle viennent se placer les voyelles (dans la version massorétique). Le changement des voyelles produit un sens neuf et l'écriture déficiente ainsi que la difficulté de transcription provient de ce que l'hébreu connaît une série de consonnes sans équivalent dans les langues indo-européennes. Le nom propre du Dieu d'Israël est YHWH. Soit quatre consonnes en hébreu. Quand les Massorètes élaborent le système de vocalisation, par adjonction de points et de traits, ils portent donc sur ces quatre lettres, les voyelles du mot Adonaï. Dans la traduction grecque de la Bible hébraïque (la Septante), le nom YHWH est rendu par kyrios, ce qui signifie Le Seigneur. Quand à la fin du siècle dernier, les exégètes catholiques sont autorisés à traduire d'après l'hébreu, ils ont cherché à transcrire le nom divin YHWH ce qui donne le fameux Jéhovah. Aujourd'hui, des versions catholiques ont opté pour Yahvé ou Iahvé. Des spécialistes pensent aujourd'hui que l'on devrait plutôt prononcer Yahou. On peut objecter que, dans la mentalité hébraïque, on attachait beaucoup d'attention au sens des noms propres. Cependant personne n'aurait l'idée de traduire systématiquement le nom Esaü par Velu ou celui de Jacob par Talon, alors même que la Bible explique pourquoi ils reçoivent leur nom. La seconde donnée relève de ce que les traductions bibliques sont fixées dans leurs éléments principaux, et même figées pour bon nombre d'entre elles, en particulier en ce qui concerne les noms propres : il n'est guère concevable, depuis que le latin s'écrit Jeremiah, de nommer Jérémie → jérémiade (faire le Jérémie (se plaindre)) alors qu'on pourrait recourir à Dieu est exalté. Et ce n'est guère que des audacieux qui osent remplacer Adam par le Glébeux et Jésus-Christ fils de Dieu {Me 1,1} par Iéshoua' messie bèn Elohim [Bossard 1959, p. 61].

Ces prémisses sont trop brèves, mais il n'est pas nécessaire de s'attarder sur le lien indissoluble entre l'expression linguistique, le mode de pensée et la culture. Lorsque qu'on utilise Moïse ou Jésus, approximations phoniques de MoSHèH et de YèSHûa on ne saisit pas ce que le rédacteur hébreu transmettait à ses lecteurs, à savoir Sauvé des eaux et Il libère. Nul ne nierait, qu'il y ait dans les noms français figés sur les formes grecques, perte substantielle par rapport aux formes hébraïques: même si l'usure des mots pouvait être importante en hébreu biblique, quant à leur phonétisme comme à leur sémantisme, la "nébuleuse" est absente des traductions françaises.

Or dans les milieux juifs l'usage était fréquent de traduire les noms propres d'hébreu en grec ou en latin. C'est

ainsi que sont rentrés dans le langage chrétien des noms de formation latine mais traduits de noms hébreux. Citons, parmi d'autres, Regina (devenu en français Reine, Régine ou Réjane) ou encore Ireneus (le français Irénée), traduction de SHLoMoH (le pacifique), le moderne Salomon [Odelain, Seguineau 2002, p. 367].

Procéder à une traduction c'est, à toutes fins pratiques, choisir dans un système linguistique, celui de la langue-cible, les éléments dont la judicieuse réunion transmettra au lecteur un message équivalent à celui au message d'abord transmis à l'aide d'un autre système, celui de la langue-source. Ce processus présente trois aspects: le premier consiste à cerner le message initial avec toute la précision possible; le deuxième à trouver les éléments à devoir rassembler – c'est là l'aspect proprement linguistique de la traduction; le troisième est l'aspect décisionnel, la définition des bases sur quoi s'appuyer pour effectuer un choix dans la masse des éléments disponibles [Barker 1986, p. 49]. Notons aussi que ces trois éléments du processus traductionnel sont toujours présents, souvent même concomitants.

La règle des consignes que devaient suivre les traducteurs enjoint ceci "The names of the text of Bible to be retained as nigh as may be, accordingly as they are vulgarly used" "L'Homme eut des relations avec La Vivante, et il leur en naquit deux fils: l'aîné fut appelé Le Javelot, le cadet fut appelé Fragilité". Une telle rédaction des deux premiers versets du chapitre 4 de la Genèse vaut bien, «Adam connut Eve, et il leur naquit deux fils; l'aîné s'appela Caïn, le cadet s'appela Abel". L'évolution de la langue latine vers le français et la vénération qui a entouré la Vulgate expliquent cette quasi-immobilité des langues modernes quant aux noms propres. Les exceptions sont rares, la seule qui soit quelque peu notable étant la traduction du nom de Jésus: ainsi, le latin a traduit YéSHûa Il libère par Salvator, devenu Sauveur en français; l'allemand connaît aussi sporadiquement Erloser (sur erlosen libérer) qui est une innovation de Luther, et Heiland qui est une forme modernisée du vieux-saxon Heliand. Encore faut-il remarquer que ces "traductions" n'en sont pas à proprement parler, puisqu'il ne s'agit nullement d'emplois dans les versions modernes de la Bible, mais d'emplois limités à la liturgie et à la littérature pieuse: les termes doivent être considérés comme des figures de style, ou des qualificatifs, alors qu'ils étaient un anthroponyme dans l'original.

Aussi, devant une impossibilité de traduction parce qu'une impossibilité de compréhension, la solution est alors de transcrire le nom propre, comme la Vulgate l'a fait à propos d'animaux mais dont elle ne connaissait pas le nom et qu'elle a transmués en animaux fabuleux dotés de ce même nom promu au rang de nom propre: Leviathan (Job.3,8) (serpent) et Behemoth (Job. 40,15) (hippopotame) [La Bible Ancien et Nouveau Testament 1997, p. 498]. Le traducteur latin a hésité devant ce terme qui n'est attesté en hébreu que dans ce verset biblique où il est un décalque du copte pehemoût signifiant boeuf de rivière; le grec – cheval de rivière. Or cette solution du décalque en est une de facilité, à laquelle recourent les traducteurs, mais qui est en soi une négation de la traduction, un recul devant la difficulté d'un éclaircissement: une explication ou une circonlocution, ou un néologisme aisément intelligible, ou une utilisation renouvelée d'un élément lexical tombé en désuétude, seront toujours supérieurs à un décalque, parce que plus efficaces comme moyens de transmission du message premier.

Mise à part l'éventuelle impossibilité évoquée, quels seraient donc les inconvénients d'une traduction pour que l'on puisse ainsi se contenter parfois d'un décalque? Le premier est évidemment le fait que ces ressources qu'on vient d'évoquer, circonlocution et explication en particulier, faute de s'intégrer aisément à un texte courant, sont d'un maniement lexical et syntaxique difficile. Et puis, après tout, les meilleurs mots se patinent à l'emploi comme des pièces de monnaie, et, aussi géniaux ou explicites seront-ils dans leurs connotations, celles-ci disparaîtront bientôt, les faisant retomber au rang de banalités: qui, en prononçant Saint-Nazaire pense encore au martyr de Milan du 1er siècle? Et, dans notre domaine, l'usure de père est flagrante, quand on l'adresse à un prêtre ... prétendument pour revivifier monsieur l'abbé Serait-ce donc bien la peine de traduire des noms propres s'ils sont destinés à s'effacer lentement dans les brumes de la méconnaissance ?

Un nom "insignifiant", dont seul le hasard serait responsable, doit rester insignifiant, tout comme il n'y a pas d'intérêt particulier à rappeler que le président Bush pourrait être appelé le président Buisson, ou son Vice-président la Caille. Mais y a-t-il vraiment de tels noms dans la Bible, dont une intelligence ne pourrait tirer considérations ethniques, topographiques, historiques ou spirituelles, selon les cas ? Est-il indifférent à l'intelligence de l'histoire de Daniel de comprendre le nom du héros comme Dieu est juge. Et il n'est peut-être pas totalement indifférent non plus de comprendre Rama comme la hauteur mettant ainsi en évidence que le massacre des Innocents à Rama n'était pas sujet de douleur seulement dans la ville dont parle le prophète (Jr 31,15), mais encore dans le monde entier. Reconnaissons qu'au traducteur en premier revient la responsabilité de juger de l'intérêt de la traduction dans ces cas, et que dans un cas au moins la traduction est à écarter: quand elle déplacerait un terme qui a trouvé droit de cité. Ainsi, il ne servirait à rien de remplacer le noms des lieux de séjour qui attendent les ressuscités: géhenne par vallée appartenant à Hinnom sauf si on interprète aussi l'anthroponyme comme celui qui pleure (dérivé de HâNaN pleurer) et paradis par jardin d'agrément.

Car une autre difficulté indéniable se présente souvent aussi: celle de connaître la signification exacte du nom. Il s'agit des noms d'Abel et de Caïn. Remplacer, comme on l'a suggéré, Abel par Fragilité, et Caïn par Javelot, c'est certainement être plus affirmatif que la Bible. En effet, dans le premier cas, les Septante ont interprété le terme comme Dieu est père, transcrivant cela en âB'ÉL qui n'existe nulle part. Dans le second cas, c'est la mère de Caïn elle-même qui,

bien que donnant le nom Javelot à son fils l'explique comme Dieu me l'a donné (comme un dérivé de QâNâH acquérir) [Odelain, Segueineau 2002, p. 295]. Qui donc vaut-il mieux croire: les Septante et Eve, ou l'étymologie?

Garder le nom intact peut être la solution la plus raisonnable quand il ne s'agit plus de traduction de textes bibliques mais de leur nomination. Baptiser un enfant Brebis plutôt que Rachel, Dieu avec nous plutôt que Emmanuel ou Qui donc est comme Dieu plutôt que Michel serait pour le moins le condamner à subir certains inconvénients dans la vie courante. Les avantages de telles traductions sont évidents. Le premier est qu'elles valorisent la signification des termes, leur redonnant le poids sémantique qu'ils pouvaient avoir pour les lecteurs. En effet, les noms propres étaient le plus souvent porteurs d'une signification allant bien au-delà de la simple nomination de personne ou de lieu, et n'étant pas seulement complémentaire ou accessoire à cette nomination; ou bien ils étaient chargés d'une valeur symbolique, élément tout aussi intrinsèque d'une signification globale et qui dépassait d'éventuelles inexactitudes linguistiques. Aussi, ne garder dans une traduction que les éléments phoniques d'un nom, et passer sous silence les autres éléments qui lui étaient non moins essentiels, ce n'est pas faire une traduction complète ni exacte, autrement dit, ce n'est pas se situer en position de transmettre au nouveau lecteur les mêmes informations intellectuelles, de susciter les mêmes impressions que celles transmises par l'auteur originel et destinées au premier destinataire (Fondation de Paix remplacé par Jérusalem, Dieu combat par Israël, au lieu de Adam - Le Glaiseux ou à la rigueur Blaise) [Marc'hadour 1990, p. 192].

On ne peut négliger non plus un autre aspect de la traduction celui de la réactualisation des termes, c'est-à-dire le fait de leur redonner, grâce à un nouvel usage, une nouvelle morphologie ou un nouveau phonétisme, le sens qu'ils avaient primitivement, lors de la "première" lecture de la Bible, et que le temps a depuis lors effacé. Se rendre compte, par exemple, que Palestinien est en réalité le même terme que Philistin (PLiSHTTi) ou vice-versa, ouvre des perspectives peu coutumières sur la continuité de l'Histoire.

Sans doute, les limites de semblables réactualisations sont évidentes, créant en particulier la possibilité de contresens, mais l'éventualité de tels errements ou abus, l'éventualité d'un tel danger maîtrisée par un traducteur, n'est pas une excuse suffisante pour empêcher toute tentative en ce sens: il y aurait effectivement contresens à réactualiser des situations, et ce ne serait plus de la traduction mais expression de quelque apologétisme ou idéologisme, tâches qui ne sont pas celles du traducteur – par contre, la réactualisation de termes est bien sa tâche. Citons encore un exemple de possible réactualisation: vu que la Bible explique le nom de la tour de Babel par un jeu de mots entre BâBêL Porte de Dieu (à l'origine de Babel et Babylone) et BâLêL confusion, on verrait la formulation strictement traductive de En 11,20 ("Aussi la nomme-t-on Babel, car c'est là que YHWH confondit le langage de toute la terre") remplacée par: "On l'a appelée du nom de Porte de Dieu, car c'est là que le Seigneur transforma la langue unique de la terre en pertee d'idée" [La Bible Ancien et Nouveau Testament 1997, p. 829].

C'est, partiellement, parce qu'on a longtemps hésité et devant la traduction et devant la réactualisation qu'il a fallu avoir recours aux procédés adjacents comme les gloses, les paraphrases ou les annotations. En Mt 27,33, la désignation du mont où Jésus fut crucifié est l'araméen GuLGâLTâ également transcrit Golgotha, mais, de plus, traduit en grec par xpavlov et, par la Vulgate, sans citation du grec, Calvaria – Le Chauve: les sous-entendus sont alors saisis, et, d'une part, calvaria peut enrichir le lexique français avec calvaire, devenu dénomination usuelle des reproductions monumentales de la scène; comme, d'autre part, la signification du crâne peut être exploitée dans l'art figuratif par la présence d'un crâne que la tradition dit être celui d'Adam précédemment enseveli au même lieu. Dans ce cas, les connotations que voulaient exprimer l'auteur sont adéquatement transmises.

Le second exemple est celui d'un anthroponyme, ou, plus exactement, d'un surnom: celui donné par Jésus à l'apôtre Simon. Ce surnom est cité sous la forme Petrus, qui a donné Pierre, ital. Pietro et esp. Pedro. Ce sont là des équivalents de l'original, parfait en français, où l'homonymie avec pierre est totale, et suffisants en italien et en espagnol par la proximité avec pietra et piedra; mais ce sont des traductions sans signification dans les langues germaniques, la dérivation qu'ils en font, Peter, n'ayant rien à voir avec stone ou avec Stein.

Cet exemple final particulièrement riche illustrera ces données diverses: celui de Messie et Christ, qui fournit un compendium complet des divers stades d'une traduction. Il y a, pour le premier de ces mots, l'adoption du terme sémitique de la Bible: hébreu MâSHîaH ou araméen MSHîHa consacré avec l'huile. De ce mot sémitique vient messie (anglais messiah, ital. messia, esp. mesias etc.). Le terme est bien intégré à la langue, avec le sens précis, qui n'est pas originellement celui de l'hébreu, consacré par l'huile, mais celui de l'araméen du livre de Daniel: celui de Sauveur du monde, Rédempteur. En témoignent linguistiquement les dérivés messianique et messianisme. Et pourtant le dernier pas reste encore à franchir: celui d'un emploi sans article, c'est-à-dire d'une complète utilisation comme nom propre d'une personne et non pas seulement comme adjectif. Quant au second terme les langues modernes ont aussi hérité la forme Christ. Ce dernier est, lui aussi, parfaitement intégré, avec son long cortège de dérivés présents à tous les niveaux de langue, depuis le plus populaire d'entre eux, et le plus ancien, chrétien, jusqu'au savant christologique; l'intégration se constate encore dans les langues flexionnelles (allemand et islandais, pour ne parler que de l'Occident) par les formes déclinées; et cependant, à nouveau, le dernier stade n'est atteint, celui d'une complète anthroponymisation, que chez les Protestants français, avec Christ - alors que chez les Catholiques cette habitude n'est encore que récente: le Christ (là

krist), forme coutumière, est concurrencée par la prononciation marquée [kri] dans le composé Jésus-Christ [Yanik le Boulicaut 1990, p. 178].

Ainsi avons-nous avec ces termes un résumé de tout le processus des lectures bibliques qui ont été faites: adoption du terme originel, adoption du terme qui en était la traduction, intégration de l'un comme de l'autre - mais encore refus des stades ultérieurs, ceux de la traduction et de la réactualisation. On entend bien parfois un L'Oint du Seigneur, mais ce qui veut ainsi être une traduction ne prend pas suffisamment en compte l'évolution ultime du sémantisme dans la Bible, araméen après hébreu - et, aussi bien, le phonétisme du mot français. Ce mélange d'adaptation par la traduction, de conservatisme et dévolutionnisme se trouve illustré dans la formule courante Seigneur Jésus-Christ. Nous y trouvons en premier lieu un terme qui n'est pas dérivé du latin ayant la même signification (à savoir Dominus) mais qui est le décalque d'un terme ayant une signification passablement différente (Senior plus ancien; la dérivation, et non plus le décalque "savant" est (mon)sieur et sire), et la traduction d'un sémitisme des premiers Chrétiens. En deuxième lieu, nous avons un terme simplement transcrit de l'hébreu et soumis à une phonologie française. En troisième et dernier lieu, nous avons un mot qui est la transcription d'un terme grec, lui-même traduction d'un terme araméen. L'expression Seigneur Jésus-Christ est "latin + hébreu + grec". C'est un chef d'œuvre, non pas seulement de curiosité linguistique mais de succès linguistique dans une expression religieuse. Donc la traduction consiste à transmettre fidèlement un message. Il démontre que, après le labeur des traducteurs et confrontation des méthodes, avec complémentarité des procédés et des résultats, incluant adoption de nouveaux éléments et adaptation dérangés, tenant impérativement compte des contextes aussi bien dans le texte que dans l'usage prévu de son œuvre, l'esprit humain peut arriver à dépasser les limites matérielles des signes graphiques et des signes phoniques, et peut exprimer linguistiquement la profondeur et la variété des concepts qu'il engendre, tout comme il peut surmonter les limites du temps et de l'espace, des sociétés et des modes de pensée. Tout traducteur qui peine s'en trouve réconforté!

Література

Bossard M. Le vocabulaire de la Bible française / Maurice Bossard // Etudes de lettres. – Lausanne, 1959. – Avril-juin. – P. 61-86. Coppens J. La notion biblique de Dieu / John Coppens. – Editions J.Duculot, Gembloux, 1976. – 519 p. Kenneth Barker The NIV. The Marking of a Contemporary Translation / Kenneth Lee Barker // Academie Books. Grand Rapids. – Michigan, Zondervan Publishing House, 1986. – 60 p. La Bible Ancien et Nouveau Testament Traduit de l'hébreu et du grec en français courant – Villiers-le-Bel: Alliance biblique Universelle, 1997. – 1210 p. Marc'hadour G. Le lexique chrétien. Permanences et avatars / Germain Marc'hadour. – Angers: Université Catholique de l'Ouest. 1990. – 195 p. Odelain O., Seguireau R. Dictionnaire des noms propres de la Bible / Olivier Odelain, Robert Seguireau. – Paris : Éd. Cerf-Desclée de Brouwer, 2002. – 492 p. Yanik le Boulicaut *Onomastique biblique: des richesses de la Bible hébraïque aux usages en langues modernes*. Université Catholique de l'Ouest Institut de Perfectionnement en Langues Vivantes., 1990. – 228 p.

УДК:141.7:[316.722:81`233]

ВЯЗОВА Р.В

(Запорізький національний університет)

МОВНА ОСОБИСТІТЬ У КОНТЕКСТІ МІЖКУЛЬТУРНОЇ КОМУНІКАЦІЇ

У статті розглядається роль мовної особистості в міжкультурній комунікації, її здатність успішно здійснювати спілкування з представниками інших культур. Зроблено висновок, що за допомогою мовної особистості, як носія національної культури, регулюються соціальні відносини.

Ключові слова: міжкультурна комунікація, мовна особистість, культура, спілкування, мовний простір.

Вязовая Р.В. Языковая личность в контексте межкультурной коммуникации. В статье рассматривается роль языковой личности в межкультурной коммуникации, ее способность успешно общаться с представителями других культур. Сделано вывод, что с помощью языковой личности, как носителя национальной культуры, регулируются социальные отношения.

Ключевые слова: межкультурная коммуникация, языковая личность, культура, общение, языковое пространство.

Vyazova R. Language personality within the frame of intercultural communication. The article is concerned with the role of language personality, its capability of communicating with the representatives of different cultures successfully. The conclusion is made that with the aid of language personality as a carrier of national culture, social relationship is regulated.

Key words: intercultural communication, language personality culture, intercourse, language environment.

Радикальні зміни в житті сучасного суспільства, ступінь його розвитку, процеси глобалізації й інтеграції, постійне розширення сфер міжнародного, міжнаціонального спілкування засвідчують, що подальший розвиток людства можливий лише в умовах діалогу представників різних національно-